

*« Je ne songe jamais à ce qui se passera plus tard »*

Où êtes-vous, cher André Dhôtel, maintenant que vous êtes mort, où donc avez-vous élu domicile vous qui, dans vos songes, du vivant de vos livres, ne teniez pas en place ? Vous qui n'êtes plus debout sur cette terre, vous qui ne buvez plus un vin de pays sous la charmillle d'un ciel bleu, vous vous souvenez peut-être des commencements de l'orage en été, de la venue des premières gouttes, espacées, lourdes, éclatant sur le sol comme des œufs de caille, soulevant la poussière des chemins – et puis d'un seul coup le déluge, les eaux du ciel à pleins flots. Il me semble parfois que notre vie n'est faite que de ces premières gouttes et que le déluge ne tombera sur nos âmes qu'après le dernier jour, la mort venue. Si je vous parle de votre mort c'est qu'elle est pour moi l'événement le plus frais de votre vie, c'est que de votre vie je ne savais rien, il y a encore trois semaines. Je viens de lire trois de vos livres. J'y ai retrouvé un goût d'adolescence, le désir contradictoire de parvenir vite au dernier mot et de ralentir l'allure des phrases, tellement on est bien dans la cabane d'encre, sous le feuillage d'une voix. J'ai commandé cinq autres de vos livres à mon libraire. Et je les lirai. Tous. Et je ferai venir les autres ensuite. Aujourd'hui c'est l'hiver. Vous devriez m'emmener sans problèmes jusqu'aux premiers feux de l'été. Mais aujourd'hui suffit. Aujourd'hui est le nom familier de la merveille. Aujourd'hui est éternel, vous savez bien. Trois livres c'est assez pour aimer un auteur, pour le connaître d'une connaissance obscure, fuyante – et certaine. Vous semez d'étranges graines dans l'encrier. Vous faites entrer de bien curieuses femmes dans vos songes. Qu'est-ce qu'il y a dans vos livres ? Il y a deux choses, jamais trois. Il y a la terre de Bourgogne, celle d'Ardenne ou du Jura. La terre. Quand vous la nommez, c'est à voix si douce qu'on dirait un rouge-gorge appelant sa belle, ou une mère murmurant le prénom de ses enfants partis au loin. Et il y a les femmes. Elles sont douces comme l'amour dans l'amour. Elles sont dures comme la vie dans la vie. Vos femmes d'encre ne sont pas d'encre mais de feu, d'eau et d'air. Au début du livre elles mettent le monde entier entre elles et un homme. À la fin du livre celui qui les cherche depuis la première phrase est enfin digne, fortifié par l'épreuve, de demander leur main. Voilà comme je vous lis, cher André Dhôtel : vos livres, vous les écrivez pour amener l'homme à

la hauteur de la femme, rude tâche, labeur infini. Vous tenez la chair – le flux d'une histoire peuplée, fertile – et l'esprit – la délivrance de l'amour par l'amour. L'homme c'est toujours Tristan. La femme c'est toujours Yseult. L'histoire est entre eux comme une épée d'encre et de papier. La phrase est tracée d'une main ferme et on a pourtant l'impression que vous en êtes absent, en retrait, comme ces femmes que vous aimez : noueuses de vie, déliées d'âme. Votre *Bernard le paresseux* a beau s'appeler comme ça, il n'y a vraiment qu'Estelle dans le livre, Estelle et sa rage lumineuse, protégeant une petite icône d'enfance. Dans *Le Village pathétique* Julien est bien brave, assez fin pour un homme, il y a surtout Odile, Odile la solaire, aussi impitoyable et bonne que la meule du soleil sur les champs du monde. Quant aux *Chemins du long voyage*, toute l'histoire est dans Irène, et toute Irène est dans cette phrase qu'elle dit de sa voix calme, sans doute en souriant, d'un sourire imperceptible : je ne songe jamais à ce qui se passera plus tard. Je suis tombé en arrêt devant cette phrase comme un chien devant du gibier. Je ne songe jamais à ce qui se passera plus tard. C'est la parole d'une femme vivant de vie aimante, vivant de vie perdue, radieuse. C'est toute la sainteté de vivre dans la poussière de quelques mots. Le principe de toute folie comme de toute sagesse, la source unique de l'amour unique. Ah cher André Dhôtel, soyez béni pour avoir écrit de telles choses. Un jour comme vous j'aurai une tombe et je serai dessous. En apparence je serai dessous. Je serais ravi qu'on inscrive cette phrase sur ma pierre : je ne songe jamais à ce qui se passera plus tard. La mort, entre nous, je n'y crois guère. Je n'y crois qu'à demi, comme à toutes les choses sérieuses, trop sérieuses pour avoir plus de consistance qu'une buée sur la vitre, évaporée au premier soleil d'enfance. Je ne crois pas que la mort ait le dernier mot et je vous imagine même, immobile sous un déluge de lumière, bavardant avec le « bon dieu », comme disent les enfants. Je ne sais pas s'il y a un « bon dieu ». S'il y en a un, je suis sûr qu'il partage votre émerveillement et votre stupeur devant ces femmes courant le monde, aux quatre coins de leur cœur : Estelle, Odile, Irène et leurs petites sœurs innombrables, tourmentées comme l'orage, insoucieuses comme l'amour.

Christian Bobin

*N.R.F.* n° 476, sept. 1992 (hommage à André Dhôtel)